

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 27 Juillet 1861

No. 29.

SOMMAIRE:—Chronique.—Essai biographique sur Mozart, par le Rév. M. Giband, le 22 novembre 1859, (suite et fin.)—Les causes et les funestes effets de la perdition des enfants.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La Pologne.—Les vers de M. de Laprade.—Nouvelles de Rome.—La comète de St. Pierre.—Défaite des troupes Unionistes.

La Pologne occupe toujours l'attention publique et il est à remarquer que sa cause trouve des partisans jusque parmi ses oppresseurs.

L'Empereur Alexandre, Païent de l'Empereur actuel, disait souvent: "Que le partage de la Pologne par Catherine, Frédéric, et l'Autriche était un attentat odieux qu'il fallait réparer absolument," et l'on nous a cité dernièrement les paroles qu'il adressait, en 1815, au congrès de Vienne qui étaient l'expression des pensées si nobles de son cœur, "rétablir la Pologne disait-il au congrès, la rétablir en royaume séparé, la doter d'institutions libres, opérer en un mot, une œuvre qui serait la gloire de l'Europe, voilà votre œuvre."

Alexandre n'était pas seul, il ne pouvait renoncer à ses droits sans engager ceux de la Prusse et de l'Autriche qui étaient également représentés au congrès; aussi sa généreuse résolution n'eut-elle pas de suite, mais elle montrait assez clairement ce que l'on doit penser sur une question aussi délicate; actuellement l'idée de l'Empereur Alexandre a porté ses fruits et elle est partagée par des milliers d'esprits, même en Russie; espérons quelle aura sa réalisation dans les temps à venir.

Que des sympathies sont acquises à une cause si juste! On ne prescrit jamais contre les droits d'une nationalité, et celle-ci est appuyée sur la base inébranlable et immortelle de la Foi catholique: on verra, un jour, nous n'en doutons pas, l'effet de sa constance et de sa fidélité.

Voici déjà plusieurs fois que la noble nation Polonaise proteste contre son oppression, elle n'a pas remporté la victoire et il semble qu'à chaque fois, elle n'a gagné que des chaînes plus lourdes et un joug plus accablant, mais pour les partisans de la justice et de la fidélité, les efforts d'une nation opprimée sont pleins d'efficacité et de force.

Quant on parle de la Pologne, que peuvent dire ses

adversaires? C'est que "depuis la conquête et le partage, elle s'est identifiée avec ses vainqueurs, qu'elle a adopté leurs mœurs, leurs principes, leur régime, à ce point qu'elle n'existe plus réellement et qu'on ne peut demander de satisfaction, de réparation, pour une nation qui n'existe plus désormais et qui ne subsiste qu'à l'état de souvenir." Voilà ce que l'on a dit souvent à Berlin, à Vienne, comme à St. Petersbourg.

Mais la nation opprimée se relève, elle fait entendre sa voix et quoiqu'écrasée et étouffée de nouveau, elle répond victorieusement à ses ennemis, et elle proclame hautement devant l'Europe attentive, qu'elle n'a rien perdu de tout ce qui peut et doit constituer un peuple indépendant.

Voilà ce que voulaient dire la bataille de Varsovie en 1831, la prise d'armes de Cracovie en 1849, et enfin les derniers événements accomplis tout récemment au sein de la capitale.

Couchée dans le tombeau qu'on a voulu lui faire, elle relève de temps en temps sa tête, fait entendre ses plaintes et bien qu'écrasée aussitôt et baillonnée, elle donne à sa plainte un accent bien fort et bien éloquent, car elle fait comprendre à tous les peuples civilisés, qu'elle est ensevelie dans la servitude et l'oppression et dans le sommeil, mais non pas dans la mort.

Des vers remarquables de M. Victor de Laprade ont paru dernièrement dans le *Correspondant*, sur la Pologne, nous nous plaisons à en citer quelques-uns qui expriment la pensée que nous venons d'énoncer et que M. St. Marc Girardin a développée dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes*:

Pologne! encore un flot de ce sang indompté
Si bien connu du Christ et de la liberté!
Ah! jamais tes soldats, tes martyrs que je prie,
N'ont mieux conquis le droit d'avoir une patrie,
Qu'à l'heure où, sans frapper, et sans parer les coups,
Ces vaillants, pour mourir se sont mis à genoux.

.....
Laisse dans le fourreau, laisse ta grande épée!
Ta résignation ne sera pas trompée;
Accepte le martyre encor jusqu'à demain,
Nous avons vu le fer à l'œuvre, dans ta main;
Ah! tu n'es pas de ceux qu'un soupçon peut atteindre;
Nul ne l'accusera de trembler et de craindre,

*De ne vaincre jamais que par le bras d'autrui
Et d'insulter plus tard les vainqueurs d'aujourd'hui.*

.....
Quelle arme les vainera ces sublimes rebelles ?
Pour unique arsenal ils ont pris leurs chapelles.
Nourris du Dieu martyr, à ces combats nouveaux
Les hommes s'avangaient plus doux que des agneaux ;
Calmes sous la menace et sans cris de furie,
Opposant aux canons un seul mot : la Patrie !
A pas lents, comme on suit le dais et l'ostensoir,
Dans une ville en fête escortés jusqu'au soir,
Ils marchaient, ils chantaient, pareils à des lévites,
Attendaient, à genoux, les balles Moscovites,
Offrant à l'ennemi, d'un geste solennel,
Leurs cœurs pleins de pardon et d'amour fraternel.

.....
Vous l'avez reconquise et nous la garderons,
La force qui, dans Rome, a vaincu les Nérons,
La force des enfants et des vierges sereines,
Dont les lions lâchaient les pieds dans les arènes,
Dont l'innocent regard lançait une terreur
A tenir hésitant le tigre et l'Empereur.
Vous amis, vous saurez vaincre par le martyre !
Du glaive et du poignard la trompe se retire ;
Leur fer va se briser, s'il frappe une autre fois,
Sur vos fronts revêtus du signe de la croix.

.....
Le Christ, aux nations donne une âme éternelle :
Pas de joug assez lourd, d'armée en sentinelle,
De rocher sépulcral, scellé comme le sien,
Que ne brise, à son heure, un vrai peuple chrétien.

Les nouvelles que nous recevons de Rome sont relativement satisfaisantes : on y voit que, malgré tous les efforts de la révolution, et les succès des ennemis de l'Eglise, la fidélité et la confiance restent au cœur des populations ; le triomphe des méchants est de peu de durée ; le *Vidi impium super exaltatum*, se vérifie souvent avec une effrayante rapidité, mais les sentiments des hommes de bien se fortifient au contraire, au milieu des épreuves et des revers qui sont pour eux l'un des signes auxquels ils savent reconnaître la Justice et la Vérité.

Jour de saint Pierre, 29 juin.

Je n'ai pas besoin de décrire la solennité de ce matin. Le saint Père en a supporté les longueurs comme aux plus beaux jours de son pontificat. Sa voix avait la même ampleur ; ses grands gestes, la même majesté ; ses regards, la même inspiration céleste, la même douceur. Après la messe, Pie IX, la tiare en tête et porté en *sediu gestatoria*, s'est arrêté dans la grande nef, entre les deux bénitiers, et a prononcé une protestation contre les usurpateurs des domaines du Saint Siège pendant ces dernières années. Il a renouvelé, dans un langage énergique, et d'un son de voix clair et vibrant, ses déclarations contenues dans les Lettres encycliques de 1859 et 1860. Il a renouvelé toutes les protestations précédentes. On a pu voir qu'il n'est nullement disposé à se conformer à l'attitude nouvelle des gouvernements envers le Roi de Sardaigne, et s'assurer, une fois de plus, que les démarches dont parlent certains journaux, tendent à amener la Papauté à s'associer à la révolution italienne, seraient aussi inutiles qu'offensantes. Le Roi de Sardaigne est reconnu roi d'Italie *de fait*. Peu nous importe ! Nous attendrons que la Providence ait donné sa sanction à cette reconnaissance.

Tous les ans, à l'époque de la Saint-Pierre, le Souverain-Pontife fait frapper une médaille qu'il remet au Sacré-Collège et à la

Prélature. Cette médaille porte d'un côté l'effigie du Pape régnant, de l'autre la représentation du fait le plus saillant de l'année. La médaille de 1861 montre *Deniel dans la fosse aux lions*, avec cette inscription : *Deus meus concludat ora leonum*. On assure que Pie IX a, lui-même, choisi ce sujet.

Rome, 6 juillet

Les lettres parvenues ici, durant la semaine signalent presque toutes, que le 21 Juin anniversaire du couronnement du Souverain Pontife, a été célébré avec beaucoup d'éclat, dans un grand nombre de communes des *Marches*. Dans la plupart des villes et des bourgs de campagne, on a allumé des feux de joie, on a tiré un grand nombre de coups de mortiers et d'arquebuses, et le soir les montagnes se sont trouvées illuminées sur beaucoup de points. Le matin, les églises s'étaient remplies de fidèles et, bien que ce jour fût un jour de travail, la majeure partie de la population s'est abstenue de ses occupations ordinaires, afin que l'on ne se méprit pas sur ses véritables intentions.

Les autorités Piémontaises ont ressenti un mécontentement fort vif de cette manifestation significative et, dans plusieurs localités, elles ont tenu, tout le jour, les gardes nationales sous les armes avec ordre de sévir sous le moindre prétexte contre les réactionnaires. Le peuple, qui ne voulait engager aucun conflit avec la force armée, a eu soin d'éviter tout ce qui aurait pu choquer les oreilles des Annexionistes, et s'est borné à une démonstration silencieuse, sans proférer le moindre cri, ou exhiber le moindre emblème qui aurait pu être considéré comme séditionnaire.

L'esprit des campagnes, dans les Marches et l'Ombrie, n'est pas plus favorable aux Piémontais que dans le royaume de Naples.

La comète a beaucoup occupé les esprits : il paraît qu'elle a été vue, pour la première fois, le 29 juin jour de la *St Pierre*, et plusieurs âmes affligées en ce temps-ci et toutes confiantes dans la sollicitude de la Providence, tirent, de cette apparition, des présages favorables pour l'avenir. Toujours est-il qu'on l'appelle partout en France, *la comète de St. Pierre*.

Elle s'est montrée avec un éclat qui dépasse considérablement la comète de Donati, si admirée, il y a trois ans. S'étendant sur une longueur de 35 degrés, elle occupait par conséquent, dans le ciel, une étendue de 7 millions de lieues.

Quant aux dangers probables d'une rencontre avec la terre, voici ce que disait M. Babinet, il y a trois ans, lors de l'apparition de la comète de Donati :

“ Le choc d'une hirondelle décidée au suicide, et heurtant, de plein vol, un convoi de cent wagons entraîné par dix locomotives serait mille fois plus dangereux, pour le train en question, que ne le serait pour la terre le choc simultané de toutes les comètes enregistrées dans les catalogues astronomiques.”

Les États du Sud ont remporté une grande victoire : le général de Beauregard a attiré, par une retraite simulée, l'armée du Nord au milieu des retranchements et des batteries masquées qu'il avait établies aux environs du *Potomac* et là, ces troupes nouvelles, sans expérience, sans discipline, sans chefs éprouvés se sont vues dans une passe si difficile qu'ils ont jugé convenable de se conserver pour une meilleure occasion.

Les pertes de l'armée du Nord sont énormes : il faut souhaiter que ce malheur fasse réfléchir les gens du Nord et les fasse renoncer à cette lutte fratricide.

Essai Biographique sur Mozart.

Par le Rév. Messire Gibaud, (le 22 Novembre, 1860.)

(Suite et Fin.)

“ Je suis parmi des brutes, en ce qui concerne la musique, écrit-il à son père; non, il n'y a pas une ville au monde comme Paris! je remercie le Dieu tout puissant, si je reviens avec le goût sans. Je le prie tous les jours de me donner la grâce de persévérer ici, afin que je fasse honneur à la nation allemande et que je gagne assez d'argent pour être en état de vous venir en aide; qu'en un mot, nous nous réunissions bientôt et que nous passions le reste de nos jours dans la paix et dans la joie.”

Hélas! cette réunion de famille autour du foyer, entretenue comme la joie et la paix de l'avenir, Dieu ne la permit pas, du moins toute entière. Wolfgang retourna bientôt sous le toit paternel, mais il y retourna seul, pour y pleurer avec son père et Nanerl, la bonne mère qu'il avait perdue. Une maladie rapide venait de l'enlever à Paris. Quel coup pour son cœur si aimant! et pourtant il écrit :

“ J'ai, par une grâce particulière de Dieu, tout supporté avec fermeté et résignation. Lorsque le danger devint imminent, je ne priai Dieu que de deux choses, savoir : d'accorder une mort bienheureuse à ma mère, et à moi, force et courage; et le bon Dieu m'a exaucé et m'a départi ces deux grâces dans la plus grande mesure.”

Il écrivait ainsi à l'abbé Bullinger de Salzbourg, qu'il chargeait de préparer son père à l'affreuse nouvelle. Pour lui, n'osant la lui annoncer, il cherche à la lui faire entrevoir. Il ne veut ni le désespérer, ni lui laisser d'espérance, il épanche et comprime son cœur brisé.

“ On me donne de l'espoir, lui écrit-il, mais j'en ai peu. Voici longtemps que je suis, jour et nuit, entre la crainte et l'espérance. Je suis entièrement livré à la volonté divine... Je suis résigné, quoiqu'il arrive, parce que je sais que Dieu ordonne toutes choses, quelques dures qu'elles paraissent. Je ne veux pas dire que ma mère mourra, qu'elle doit mourir, que tout espoir est perdu; elle peut recouvrer la santé, mais seulement si Dieu le veut. Après avoir, de toute mon âme, prié mon Dieu pour la vie de ma chère mère, je me nourris volontiers de ces pensées sérieuses, je m'en trouve plus fortifié. Je suis plus tranquille, plus consolé, et vous vous figurez facilement combien j'ai besoin de consolation et de courage... Laissons un moment ces tristes pensées, espérons sans trop espérer et mettons notre confiance en Dieu.”

Au moment où Léopold Mozart reçut la lettre de son fils, il venait d'en commencer lui-même une où il souhaitait la fête de sa femme, appelait sur elle toutes les bénédictions du Ciel, et lui faisait prévoir, pour un prochain avenir, leur réunion si désirée dans la petite maison de Salzbourg. Surpris dans ses vœux et ses espérances par une crainte terrible, il pousse un cri d'angoisse.

“ Grand Dieu! Dieu de miséricorde! que votre volonté sainte s'accomplisse! Mon cher fils, quoique je me sois toujours, et autant que possible, résigné à la volonté divine, tu trouveras bien naturel que les larmes m'empêchent presque d'écrire. Que conclure de ta lettre?”

Sa femme est-elle morte? est-elle vivante? Il se désespère, il se rassure; il s'abîme dans la douleur, il se

calme; il entretient son fils de ses travaux, de ses succès; puis, dans une nouvelle explosion de douleur et de désespoir, et mû par un certain pressentiment de la vérité, il s'écrie :

“ Non, ta mère n'est plus; tu cherches trop à me consoler; on ne le fait pas avec tant d'ardeur quand on n'y est pas poussé naturellement par la perte de tout espoir ou par le malheur lui-même.”

“ J'écris à 4 heures après midi. Je sais maintenant que ma chère femme est au ciel. J'écris les larmes aux yeux, mais le cœur tout entier à Dieu et à sa sainte volonté.”

Quelle éloquence de douleur et de foi! après la mort de sa mère, Mozart revint à Salzbourg où il passa deux ans. En 1781, nous le retrouvons à Vienne, où il avait accompagné le Prince archevêque de Salzbourg, comme faisant partie de sa maison. Mécontent de son maître, il donne sa démission, s'attache à l'Empereur Joseph II, et sollicite de son père la permission de se marier. Il aimait depuis quelque temps, une jeune fille, Constance Weber.

“ Constance, écrivait-il à son père, est une brave et honnête fille, née de bons parents, et je suis en état de lui procurer du pain. Nous nous aimons, nous désirons être unis, que reste-t-il à objecter?”

Léopold Mozart aurait eu bien des objections à faire, s'il avait vécu de notre temps; mais c'était un homme d'autrefois; il pensait que s'il n'est pas sage de marier, comme on dit, *la faim avec la soif*, il n'est pas chrétien de vouloir être trop prévoyant; et qu'un artiste jeune, de talent, d'avenir, a raison d'épouser la jeune fille qu'il aime et qui lui convient, même une fille sans dot, et de se fier, pour l'entretien du ménage à son travail et à la Providence. Léopold donna donc son consentement et le mariage eut lieu. Voici comment le fils reconnaissant en rendit compte à son père.

“ Je vous baise les mains et vous remercie avec la plus vive tendresse qu'un fils ait jamais éprouvée pour son père, de votre bienveillant consentement et de votre paternelle bénédiction. Ma chère femme écrira par le prochain courrier à son bien aimé et excellent beau-père, pour lui demander sa bénédiction, ainsi qu'à sa chère belle-sœur, pour réclamer la continuation de sa précieuse amitié... Lorsque notre union fut prononcée, ma femme et moi, nous nous mîmes à fondre en larmes, tous en furent touchés, même le prêtre: tous pleurèrent en voyant et en partageant l'émotion de nos cœurs... Maintenant, plus que jamais, ma chère Constance se réjouit de partir pour Salzbourg, et je parie que vous serez heureux de mon bonheur quand vous la connaîtrez, si d'ailleurs, à vos yeux comme aux miens, c'est un bonheur pour un homme d'avoir une femme sensée, honnête, vertueuse et agréable.”

A dater de cette époque le talent de Mozart prit toute sa force et tout son essor. Jouissant des deux plus grands biens que l'on puisse souhaiter ici bas, de la paix domestique et de l'honnête médiocrité, il était satisfait de cœur et d'esprit et travaillait avec délices. Tantôt, à l'occasion de la naissance de son premier enfant, il compose une messe d'actions de grâce qui est un chef-d'œuvre; tantôt, inspiré par l'amitié aussi bien que par la reconnaissance, il écrit pour le frère du célèbre Haydn, son ami et son bienfaiteur, deux *Duos* qui furent jugés magnifiques; tantôt, il fait des prodiges d'improvisation qui jettent les auditeurs dans l'étonnement et l'admiration.

Nous venons de prononcer le nom d'un autre grand artiste catholique, Haydn, émule immortel de Mozart. Ils se ressemblaient sous bien des rapports. Je signalerai seulement en passant leur commune foi qui fut pour eux le principe de leurs plus belles inspirations. Comme Mozart, Haydn était fervent catholique. On raconte que lorsque dans la composition, il sentait son imagination se refroidir ou s'arrêter devant des difficultés insurmontables, il se levait du *piano*, prenait son *chapelet*, et se mettait à le réciter avec une confiance qu'il déclarait n'avoir jamais été frustrée. Toutes ses partitions portent en tête ces mots : *In nomine Domini*, et à la fin de ses œuvres incomparables on lit : *Laus Deo*.

Haydn et Mozart se connurent à Vienne et ne tardèrent pas à s'apprécier. Haydn dit un jour à Léopold Mozart qui était venu voir son fils à Vienne : " Je vous déclare devant Dieu, et comme un honnête homme, que je tiens votre fils pour le plus grand des compositeurs dont j'aie jamais entendu parler." Quelle gloire pour le fils dans ce témoignage ! quel bonheur pour le père ! Ce bonheur, le bon père n'en jouit pas longtemps. Il mourut à Salzbourg en 1787, dans les exercices de la plus tendre piété. En apprenant sa maladie suprême, Wolfgang lui avait écrit cette lettre, la dernière qui ait été échangée entre eux.

" Mon très-cher père, j'apprends au moment même, une nouvelle qui m'accable d'autant plus que, depuis votre dernière lettre, je devais présumer que, Dieu merci, vous vous portiez à merveille. Vous êtes donc sérieusement malade ? Ai-je besoin, de vous dire avec quelle ardeur j'attends, par vous-même des nouvelles rassurantes ? J'espère les recevoir sous peu, quoiqu'en toutes choses je me sois habitué à me représenter toujours le pire. Comme la mort, à la bien considérer, est le vrai but de notre vie, je me suis depuis quelques années tellement familiarisé avec cette véritable amie de l'homme, que son image, loin d'être effrayante pour moi, n'a rien que de doux et de consolant ! Je remercie mon Dieu de m'avoir accordé la grâce de reconnaître la mort comme la clef de notre véritable béatitude. Je ne me mets jamais au lit sans penser que, tout jeune que je suis, je puis ne pas me relever le lendemain ; et cependant aucun de ceux qui me connaissent ne pourra dire que, dans l'habitude de ma vie, je sois morose ou triste. Je rends grâces, tous les jours, à mon créateur de ce bonheur, et je le souhaite de tout mon cœur à tous les hommes mes frères. J'espère que pendant que j'écris ces lignes, vous vous trouverez mieux. Que si vous devez aller plus mal, je vous supplie de ne pas me le cacher, de m'écrire de suite ou de me faire écrire la vérité toute entière, afin que je puisse, aussi vite que possible, être dans vos bras. Je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré. J'attends néanmoins une lettre rassurante, et dans cette douce espérance, je vous baise mille fois les mains ainsi que ma femme et que Charles (son aîné), et je suis éternellement votre Wolfgang."

Celui qui parlait ainsi devait être sans doute toujours préparé à la mort. Il ne tarda pas à recevoir la visite de cette véritable amie de l'homme, comme il l'appelle. Depuis la mort de son père, il ne faisait que languir sur la terre. Sa santé, toujours délicate, s'affaiblissait à vue d'œil ; la vie se retirait de lui, et il semblait que les derniers soupirs de ce *Cygne* inspiré s'exhalassent en mélodie. Le caractère de sa musique devenait, de plus

en plus, religieux ; il préférerait l'écho du sanctuaire aux applaudissements des théâtres ; les voix du ciel étonnaient, dans son âme mélancolique, les vains bruits de la terre, et ses chants montaient de plus en plus vers le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse. Tout était sérieux en lui, parceque tout était chrétien ; sa piété, héritage précieux de son père et de sa mère, lui faisait élever plus souvent son cœur et ses yeux vers le ciel, terme de tous ses vœux et de tous ses soupirs. C'est dans ces circonstances qu'arriva l'incident que nous allons dire et qui accéléra la fin de ses jours.

On était en 1791, un inconnu vint le trouver et le pria de composer une messe de *Requiem* pour laquelle il lui offrit une somme considérable. Mozart accepta ; mais le mystère qui environnait cette demande l'impressionna vivement. Un jour s'entretenant à ce sujet avec sa femme, " c'est pour moi-même que je travaille, dit-il, oui, j'en suis convaincu, je mourrai bientôt."

Vainement Madame Mozart s'efforça de dissiper cette impression funeste. Il fallut lui soustraire sa partition pour l'en délivrer. Mozart parut alors se remettre un peu. La partition lui fut rendue quelque temps après sur ses vives instances, et il retomba dans la plus alarmante mélancolie. En peu de jours, il se vit aux portes du tombeau. La Religion, à ce moment suprême, avec ses sublimes espérances et ses puissants secours, le consolait et lui fit envisager, avec la plus tranquille résignation, la fin d'une vie que l'art, la gloire et les affections de famille, rendaient heureuse.

Peu de temps avant de mourir, il se fit apporter la Messe de *Requiem* et dit : " n'avais-je pas raison quand j'aurais que c'était pour moi-même que je composais mon *Requiem*." Sa femme, ses six enfants, sa belle sœur pleuraient autour de son lit. " Je veux que vous me voyiez mourir, ajouta-t-il, en s'adressant à la dernière, et un tranquille sourire effleura ses lèvres mourantes.

Il expira peu d'instants après, le 5 décembre 1791, âgé seulement de 36 ans, comme Raphaël, mais plus pur que lui, et soutenu, jusqu'au bout, par cette foi chrétienne qui avait protégé son enfance, guidé sa jeunesse et fortifié son âme, à travers les épreuves et les périls de la vie. Vie et mort sublimes et saintes, dont il est impossible d'entendre ou de lire le récit sans se sentir édifié et attendri.

Après la mort de Mozart, l'inconnu se présenta, reçut le *Requiem*, et on n'eut jamais depuis, aucune nouvelle de ce mystérieux personnage. Mais la veuve avait conservé la partition de cet admirable ouvrage qui est regardé, à juste titre, comme une des productions les plus parfaites de la musique religieuse. On l'exécuta aux funérailles de l'illustre compositeur, comme pour accomplir la sinistre prédiction qu'il avait faite lui-même.

Résumons maintenant cette lecture et concluons. Nous croyons avoir montré, par les nombreux extraits de la *correspondance* de Mozart père et fils, tout ce que la foi chrétienne donne de grand à l'esprit et de généreux aux sentiments.

On voit, dans cette *correspondance*, un père sentant toute la responsabilité de la mission dont il est chargé, dépositaire d'un trésor divin dont il doit compte à Dieu et aux hommes ; sacrifiant tout à l'accomplissement de cette œuvre, dirigeant d'une main ferme et tendre, avec la sagesse d'un esprit fin et cultivé, le génie de l'enfant merveilleux dont il a reconnu, dès l'aurore, l'organisation inspirée ; n'oubliant jamais, au milieu de ses

préoccupations d'artiste et de ses inquiétudes de famille, que l'âme de son fils lui est confiée comme son esprit, que sa foi est plus précieuse que son talent; ramenant, après chacune de ses pérégrinations lointaines, son enfant au foyer natal, pour l'y retremper dans l'étude des sciences et des lettres, dans la pratique des vertus religieuses et domestiques; le guidant au loin, quand il est obligé de s'en séparer, par des conseils journaliers, par les exhortations les plus judicieuses sur la patience, l'ordre, la persévérance, le support d'autrui, l'honneur véritable, la confiance en Dieu, l'abandon à sa Providence; l'adjurant, au moment où il se sent défaillir, de conserver avant tout, la foi de son enfance, et de songer par dessus tout, au salut de son âme.

A côté d'un père si accompli, on voit encore, dans cette correspondance, un fils vraiment digne de lui. Applaudi et caressé, dès ses plus tendres années, par tout ce qu'il y a de grand dans le monde, par des rois, des reines, des empereurs, des impératrices; anobli et décoré par Clément XIV, adopté par les académies de Bologne et de Vérone, salué par l'enthousiasme public à Rome, à Milan, à Londres, à Munich, à Paris, à Vienne, il reste toujours, grâce à un naturel charmant, à une éducation solide, à une piété héréditaire, fils soumis et tendre, frère affecieux et dévoué, toujours aimable et gai, dispos et généreux, humble et modeste; étudiant sans cesse, à l'âge où d'autres balbutient et s'amuse; créant des chefs-d'œuvres, à l'âge où d'autres commencent à étudier; écrivant, composant, improvisant sans relâche et sans fatigue, car, comme il le dit lui-même si agréablement, "*dame Nature l'a fait musicien comme elle fait les rossignols.*"

Enfin ce que l'on admire le plus, dans cette correspondance où tout est admirable, c'est le soin constant de cet artiste incomparable de rapporter à Dieu seul, tout son talent et tous ses succès, de mettre sous l'invocation des patrons de son enfance, de la Vierge pure qu'il a appris à aimer, tout ce qu'il fait et médite, tout ce qu'il compose et publie, sans jamais perdre de vue, au milieu de la vie la plus agitée, le terme même de la vie, la mort, dont la pensée le suit dans son repos, le saisit à son réveil, mais ne le rend ni triste ni morose, parce qu'il l'a toujours envisagée comme la véritable amie de l'homme et la clef de la vraie béatitude dont l'image, loin d'être effrayante, n'a rien que de doux et de consolant.

Voilà le grand exemple que Mozart a donné au monde et aux artistes, qui paraissent trop souvent oublier qu'en Dieu seul est la source de tout ce qui est vraiment beau, grand et durable. Nous vivons dans un siècle où l'on n'apprécie guère le talent que par le succès, le génie que par le profit qui en résulte. A ce prix, le talent et le génie de Mozart seraient bien médiocres, puisqu'ils n'eurent jamais grand succès dans le monde de la finance, et furent bien loin de le rendre millionnaire. Mais ce n'est pas ainsi qu'en jugeaient nos pères. Pour eux, la gloire ne se pesait point au poids de l'or, et les beaux arts n'étaient point un métier. La postérité dira qui d'eux ou de nous avait raison.

D'un autre côté, dans ce XIXe siècle si bizarre par tant d'endroits, on en est venu à croire quelquefois que le vrai génie est incompatible avec la vertu. L'histoire de Mozart donne un complet démenti à cette théorie moderne; il a fait des chefs-d'œuvres et il a eu des vertus. Je ne prétends pas que celles-ci expliquent entièrement ceux-là. Je sais trop bien qu'on voit de grands talents

s'unir à de grands vices, et que beaucoup d'hommes célèbres ont laissé après eux de mauvais exemples et de beaux ouvrages. Mais dans ces beaux ouvrages, ils n'ont mis, comme un Voltaire, que leur esprit qui pouvait être grand, non leur âme qui était petite; on les admire sans les aimer. On admire Mozart et on l'aime, parce qu'il a mis dans ses œuvres son âme, aussi belle que son esprit, grâce à cette religion immortelle qui l'avait formée.

On est aussi ravi de penser qu'un si beau génie ait eu le bonheur d'être un fervent catholique, et que le meilleur des hommes ait été l'un des plus grands hommes. Avis donc aux génies et aux artistes en tout genre. Ils ne seront vraiment grands, de cette grandeur qui entraîne l'admiration et l'amour des peuples, qu'autant qu'ils seront des hommes de foi aussi bien que de talent, et qu'à la culture des sciences et des arts, ils joindront la pratique de la vertu.

Un dernier mot et j'ai fini. Ces jours-ci on exposait à l'admiration du public de notre Cité un prodige de force herculéenne, qui a terrassé je ne sais combien d'adversaires. Que d'autres s'exaltent devant un boxeur qui sait faire le coup de poing et a failli, ce printemps, être volontairement homicide, c'est leur affaire, il n'y a rien là qui doive nous étonner de la part d'un peuple pour qui la raison du plus fort fut toujours la meilleure. Pour nous, Messieurs, nous garderons notre admiration et nos sympathies pour ces génies qui, comme Mozart, savent unir la pratique du bien à l'amour et à l'étude du vrai et du beau; ou bien, pour ces héros immortels qui, comme ceux de Castelfidardo, véritables chevaliers sans peur et sans reproche, ne reculent point devant l'impossible, protestant par leur sang contre l'iniquité et qui savent écrire du champ de bataille à jamais illustré par leur bravoure, ce qu'écrivait, après une défaite, un de leurs rois. *Tout est perdu, fors l'honneur.*

Les causes et les funestes effets de la perdition des enfants.

Messieurs les Éditeurs de l'*Echo* :

Ayant eu le précieux avantage d'entendre deux fois le Rev. Messire Daniel, prêcher sur les causes et les effets de la perdition des enfants; père de famille, et vivement désireux du bonheur de ceux que Dieu m'a donnés, j'ai voulu confier au papier quelques unes des pensées qui m'ont le plus frappé. Je prends la liberté de vous faire parvenir ce petit travail; à vous de juger s'il est digne de figurer dans votre estimable Revue. On n'y trouvera pas cette phrase pure et correcte qui distingue le Prédicateur de Notre-Dame et de la Cathédrale, encore moins la vie et l'éloquence véritable dont le Rév. Messire Daniel sait animer les sujets qu'il traite du haut de la chaire sacrée. Voici quel fut son texte en français, le latin nous a fui. *J'ai nourri ces enfants; je les ai élevés, et ils m'ont méprisé.*

"Ce sont aussi dit-il les paroles que l'Église en pleurs, prononce sur la perte de tant de jeunes âmes qu'Elle s'était plu à former à la vertu, par les mains de ses ministres et de ses Corps Religieux. Elle les avait nourries des paroles de la vie et de la vraie science; Elle les avait mises en garde, contre les dangers et les séductions du monde et des sens: Elle les avait élevés à l'ombre de ses saints asiles, de ses Collèges, de ses Convents; Elles les avait fortifiées du pain des forts, et se plaisait à reposer sa confiance en ces Elèves, en ces enfants à qui Elle avait donné tant et sous tant de rapports: et cependant, ces mêmes enfants, ces mêmes élèves, ces mêmes fils chéris, ils ont méprisé la sainte Église, leur Mère; ils l'ont méconnue, outragée, trahie, après qu'ils sont devenus grands et plus âgés.

“Le vicair de J.-C. a pu, lui aussi, prononcer ces paroles par lesquelles je commençais tout-à l'heure ce sermon, quand il a vu la Révolution et l'émeute sortir des rangs mêmes de ceux qu'il avait le plus chéris, pour se ruer contre le roc sur lequel il est assis : nous les prononçons avec non moins de vérité quand nous voyons tous les jours se perdre tant d'enfants, tant de jeunes gens, de jeunes filles, et le plus déplorable état s'annoncer ainsi pour notre société.”

C'est à peu près en ces termes que M. le Prédicateur s'est adressé à son auditoire à la Cathédrale le jour de la fête de la St. Pierre.

“Mais d'où vient continua-t il que ces enfants si aimables, si doux, si modestes tant qu'ils demeurent sous les soins de nos Institutions Religieuses, ne sont plus les mêmes une fois sortis de ces précieux asiles ? Comment l'or pur s'est-il si vite obscurci ? Comment la couronne desainteté et d'innocence qui ornaient leur front est-elle tombée ?”

Ah ! s'est écrié ici le Prédicateur, “laissez-moi vous le dire aujourd'hui. Laissez-moi vous en montrer la cause ; laissez-moi vous en montrer les tristes effets. Si quelques détails viennent affliger vos cœurs, n'accusez que notre amour pour vos enfants, car, ces enfants, nous les aimons sincèrement. La première cause de ce changement, c'est le manque de surveillance, c'est l'abandon des enfants de la part des parents.

“Oui, on les abandonne trop tôt : à peine sont-ils sortis des écoles, des catéchismes, qu'on les laisse. Parce qu'on leur a donné les premiers soins, parce qu'on les a confiés ensuite à des mains sages, on s'imagine que tout est fini.

“On garde à la plante son appui ; on entretient la maison qu'on a élevée : mais l'enfant, on l'abandonne ! Et quand ? Au moment où il a le plus besoin de soutien ; lorsque les passions fermentent dans son cœur, lorsque le monde étale à ses yeux ses séductions, lorsque le démon tend ses filets sous ses pieds.

“Qu'arrive-t-il ? c'est que ce cher enfant, n'ayant plus d'appui, chancelé et tombe. Une fois tombé, il ne se relève que pour tomber encore. S'il avait trouvé sur sa route, une main forte pour le soutenir, il ne serait pas tombé ; du moins il se fut relevé. Mais loin de là ! Il n'a rencontré que des cœurs faibles qui ont flatté ses penchants, encouragé ses caprices, excusé ses faiblesses. Un bon conseil pouvait éveiller son attention ; une courageuse réprimande pouvait prévenir un écart, empêcher une rechute ; mais cet avis, mais cette réprimande lui ont manqué. Pauvre enfant ! Pouvait-il ne pas s'égarer ? Pouvait-il ne pas faire naufrage ? Ainsi se sont évanouies les plus belles espérances ! A qui la faute ?

“Si je me suis conservée, disait un jour une jeune personne, c'est que jamais mes parents ne m'ont perdue de vue un seul instant.”

La seconde cause développée par le Prédicateur, c'est le *désœuvrement*. “L'oisiveté est fatale à tout le monde. Comment ne le serait-elle pas à la jeunesse ? C'est l'oisiveté qui a perdu le plus sage des rois, et on voudrait qu'elle ne fut pas préjudiciable à l'enfant ! Mais est-ce connaître son imagination ; est-ce connaître le désir févreux qu'il a de tout voir, de tout entendre ; est-ce connaître le besoin d'activité qui le tourmente ? Si ses mains ne sont pas occupées, son esprit le sera ; son cœur le sera, mais à quoi et comment ? Interrogez la jeunesse !

“Cependant, au lieu de mettre la jeune fille en apprentissage ; au lieu d'appliquer le jeune homme à un métier, ou de leur assigner, à la maison, quelque travail de l'esprit ou du corps, on les garde un an, deux ans à ne rien faire ! Le jeune homme se morfond d'ennui, la jeune fille demeure oisive des heures entières. Et croyez-vous que pendant ce temps ils n'aient rien fait ? Ah ! ils n'ont fait que trop ! ils ont oublié ce qu'on leur avait appris. Ils ont appris ce qu'ils n'auraient jamais dû connaître. S'ils n'ont pas travaillé pour Dieu, pour le ciel, ils ont travaillé pour le démon, pour l'enfer ! Et qui, je vous le demande, sera responsable de ces fautes, et des habitudes qui en seront la suite ?

“Oh ! ce n'est pas ainsi que mes parents m'ont élevé, disait avec bonheur, un jeune homme de profession : Jamais ils ne m'ont laissé à ne rien faire. Je les en remercie, et les en bénirai toute ma vie.”

La troisième cause de la perte des enfants, ce sont les *occasions*. Ici l'orateur sacré a mis tout en œuvre pour faire

connaître aux parents cette grande source de la démoralisation des enfants, des adolescents, des personnes de tous les âges, de toutes les classes de la société. “L'homme par lui-même est faible, nous le savons tous, mais l'enfant surtout. Tant qu'il est éloigné des lieux et des personnes qui pourraient le pervertir et l'entraîner dans le vice, il est bon ; il est facile à conduire. C'est un agneau, c'est un ange. Mais mettez-le en contact avec le mal, ses passions s'enflamment comme une étincelle ; sa course se précipite. Il se laisse emporter sans savoir s'il s'arrêtera : peut-être ne s'arrêtera-t-il jamais plus !

En effet que font tels et tels parents, au moment où leurs enfants viennent de quitter ces Institutions Religieuses qui les ont élevés ? On sait un enfant faible, très-faible, et on le jette, pour ainsi dire, comme sur des charbons ardents. On le laisse fréquenter des maisons peu sûres ; on le laisse sortir avec des amis dangereux. On le lance au milieu du monde, dans les veillées, dans les voyages de plaisir, on le conduira au spectacle, ou bien on le laisse à la maison, seul à seul avec telle personne dont les discours et la conduite sont plus qu'équivoques.

“Et cet enfant ainsi exposé à tous les traits de l'ennemi de son âme, en butte à tous les périls des mauvaises pensées, des mauvaises paroles, des mauvais exemples ne se dépravait pas ? Mais un ange du ciel n'y tiendrait pas, comment voulez-vous que l'enfant résiste ? Il s'affaîssera sur lui-même ; il tombera si bas qu'il n'offrira plus aux regards attristés, que l'image d'une affreuse ruine.

“Que Dieu récompense à jamais mes parents, disait, il n'y a pas longtemps un bon père de famille, pour m'avoir tenu éloigné des mauvaises compagnies ! si je les avais fréquentées, je me serais perdu comme les autres.”

Le Prédicateur a montré enfin que la quatrième cause de la perdition des enfants, de la jeunesse, était l'*éloignement des sacrements*. “Dieu n'a rien fait en vain. S'il a institué les sacrements, s'il oblige les fidèles à les recevoir, c'est que ces sacrements leur sont utiles, indispensables. Et en effet la pénitence est la piscine salutaire où l'âme va se purifier de souillures inévitables ; l'Eucharistie est la manne céleste qui la nourrit et la soutient, à travers l'aride désert de cette vie. Mais si ces sacrements sont indispensables à ceux qui sont vigoureux et bien portants, comment ne le seraient-ils pas à ceux que la fatigue épuise, que la soif altère ? Et qui, plus que l'enfant, sent ses forces s'affaiblir ? qui, plus que lui, ressent les ardeurs du feu qui le brûle ? S'il avait peine à se soutenir aux beaux jours de son enfance, quand son oreille n'entendait que de saintes paroles, quand ses yeux ne rencontraient que des objets édifiants ; comment pourrait-il le faire lorsque tout est devenu piège pour son innocence, lorsque, aux goûts pour les choses du ciel ont succédé tout-à-coup dans son âme, le goût pour les choses de la terre ?

“Aussi, voyez cette jeunesse dont les écarts arrachent des larmes. Comment s'est-elle perdue ? Comment en est-elle venue à ce point de n'avoir plus de souci de ses éternelles destinées ; d'avoir concentré toutes ses affections dans la matière, de s'être, pour ainsi dire, identifiée avec elle ? Voulez-vous le savoir ? c'est pour avoir abandonné la pratique des sacrements. Une première année, on s'en est séparé à regret, les années suivantes on les a quittés sans scrupule et sans remords.

“Ce qui m'a sauvé, racontait une pieuse dame du monde, c'est la confession, c'est la communion. La confession, la communion, voilà quel a été mon arsenal, toute ma défense.”

Après avoir résumé ce qu'il venait de dire, l'Orateur sacré a passé au développement de la seconde partie de son discours, c'est-à-dire les effets de la perdition des enfants au sortir des maisons d'éducation.

“Le premier et l'un des plus lamentables, c'est la désunion. “Que voyons-nous en effets ? Tandis que nos frères séparés se soutiennent, se protègent, que font grand nombre de catholiques, de compatriotes ? Ils se jalouent, ils s'injurient, ils se poursuivent. Ils n'ont pas de repos qu'ils n'aient renversé leur adversaires. Est-il tombé ? pas une main amie pour l'aider à se relever.

“N'est-ce pas là le triste, mais réel spectacle que nous avons continuellement sous les yeux ? Au lieu de s'ajmer comme des

frères ; vu lieu de réunir ses forces contre l'ennemi commun, on se déchire, on se suicide de ses propres mains, à la honte de la religion, au détriment de la Patrie. Et où ce mal prend-il sa source ? Dans l'éducation incomplète donnée aux enfants. On ne les a pas assez habitués à estimer ceux de même origine ; je dirai plus : on leur a donné le fâcheux exemple de la désunion. Le foyer domestique a été pour eux, bien souvent, l'école de la discorde. Que peuvent ces enfants, devenus grands, si ce n'est continuer ce qu'ils ont appris, ce qu'ils ont vu de leurs yeux ?

« Jamais, jamais, je ne me serais permis de tels excès, disait naguère un jeune homme, parvenu aux emplois, si je n'y avais été encouragé. Parents chrétiens, la paix, l'union des cœurs est donc entre vos mains ! Voyez, si vous voulez la division ou la discorde.

Un deuxième effet indiqué par le Prédicateur, c'est la vénalité des consciences.

« N'est-il pas vrai qu'un sentiment de défiance règne parmi nous ? Le maître trouve que son serviteur est infidèle ; le marchand accuse son subalterne de le tromper ; le marchand est suspect à son tour, dans ses transactions. Les Elections même semblent être le fruit de l'injustice. Aussi partout un sombre murmure, un malaise indélébile ; comme si la probité avait disparu du commerce de la vie. Sans croire le mal aussi grand qu'on le dit, n'est-il pas évident, pour quiconque ne s'arrête pas à la surface des choses, que la conscience est trop souvent soulevée aux pieds ? comment en effet expliquer ces fraudes, ces usures, ces banqueroutes qui viennent coup sur coup nous affliger ?

« Ah ! on viole les droits les plus sacrés, on se rit des serments les plus saints. Et d'où vient cet état de choses, si ce n'est des faux principes inculqués aux enfants, des illusions du moins, dans lesquelles on les a laissés grandir ? On ne leur a pas appris à respecter la justice et la vérité ; on ne leur a pas inspiré assez d'horreur de l'infidélité et du mensonge. Que dis-je ; on a excusé leurs torts, on a légitimé leurs fautes, peut-être même s'est-on permis des déprédations sous leurs propres yeux. Comment après cela, ces enfants pourraient-ils échapper à des passions qu'ils n'apprennent jamais à redouter ? O parents qui m'écoutez, prévenez donc des malheurs que, plus tard, vous ne sauriez conjurer.

« Ces années dernières, un jeune homme allait recevoir sur l'échafaud le prix de ses forfaits : son vieux père demande à le voir ; non, dit le condamné, je ne veux pas le recevoir ; si je monte aujourd'hui sur l'échafaud, c'est sa faute, c'est la faute de ma mère.

« Le luxe ; est le troisième effet de cette éducation vicieuse.

« Le luxe n'est-ce pas la plaie qui infeste aujourd'hui notre société, le ver qui la ronge, l'hydre qui menace de la dévorer ? Le luxe ; il a envahi toutes les conditions, confondu tous les rangs. Le luxe, c'est l'idole devant laquelle se courbent et le riche et le pauvre. Pour le satisfaire, il n'est pas de sacrifice qu'on ne s'impose, quelquefois pas d'injustice qui fasse reculer. Pour une montre, le jeune homme donnera le prix de ses sucurs ; pour une robe ou un chapeau, la jeune fille se refusera le repos nécessaire de la nuit ; pour un équipage la famille contractera des dettes énormes ; c'est à qui se surpassera.

« Ces excès, vous les voyez et vous en gémissiez ; mais d'où vient qu'en si peu de temps, on en est arrivé là ? Par une fausse appréciation des choses, on a fait croire à l'enfant qu'à défaut de mérite, l'habit pouvait y suppléer. D'après ces idées on a prodigué la dépense ; ce père a couvert son fils des livrés de l'opulence, la mère a fait de sa fille une idole de vanité.

« Bien loin de leur apprendre à verser leur superflu dans le sein des pauvres, ou à faire de sages économies pour les jours mauvais, on les a poussés à la prodigalité, on les a précipités, et on s'est précipité avec eux, dans de folles dépenses. Ces goûts grandissent et augmentent avec l'âge et ne finissent qu'avec la vie. O pères et mères, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vos enfants, pour l'amour de vous-mêmes, arrêtez-vous. De grâce, ne jetez plus votre argent à l'étranger ; puisque les habits ne sont que pour nous couvrir, laissez à d'autres ces colifichets ; si vous ne le faites, attendez-vous à une ruine inévitable.

« Récemment, on vendait tout un mobilier, on mettait des enfants

en service ; ne pouvant tenir à tant de douleur, le père s'est donné la mort. Qui l'a tué ? le luxe de sa femme, le luxe de ses enfants.

« Mais est-ce tout ? non, un autre effet de cette éducation avortée, c'est l'ivrognerie. Qui de vous, en parcourant les rues de la cité n'éprouve une douleur profonde à la vue du nombre et de l'aspect hideux de ces maisons que l'on appelle auberges, tavernes, mais qu'on pourrait bien mieux appeler, sentines de vices, foyers de corruption ? Et quels sont, croyez-vous, les habitués de ces refuges de la honte et de la débauche ? Ce sont des jeunes gens, des ouvriers, des pères de famille ; vous les y voyez le jour, vous les y trouvez encore la nuit ; le dimanche même n'est pas excepté. Que dis-je, le dimanche ? c'est le jour préféré ; sortez pendant les offices, c'est là que vous trouverez les esclaves de ce vice le plus dégradant, le plus insatiable qui fut jamais. Que de sommes absorbées dans ces orgies ! que de santés ruinées ! que d'âmes perdues ! c'est là le gouffre béant où va s'engloutir, jusqu'à la vie de la femme et des enfants. N'est-ce pas l'exacte vérité ?

« Et comment ces maisons se soutiennent-elles ; comment l'ivrognerie se perpétue-t-elle ? C'est, en partie, par la connivence des autorités chargées de la réprimer, mais surtout, comme je l'ai dit, par la faiblesse des parents, par l'éducation molle donnée aux enfants. On devait observer la sobriété dans les repas, dans les fêtes de famille, on ne l'a pas observée. On devait éloigner de la jeunesse, ces boissons funestes, et on en a servi sur la table et jusque entre les repas. Et vous voudriez que ces enfants qui ont goûté à ces liqueurs empoisonnées, qui en ont contracté l'habitude dans la maison paternelle, en fissent ensuite le sacrifice ? C'est trop tard ; il fallait arrêter le mal dans sa source. O vous donc qui aimez vos enfants, qui aimez votre pays, profitez de la circonstance de ce soir, pour enrôler vos enfants dans la tempérance. Hâtez-vous d'éloigner un fléau qui sera votre perte.

« Un de ces derniers hivers, dans une maison où il n'y avait plus ni meubles, ni pain, on trouvait avec horreur, sur le sein de leur mère égoragée, trois enfants massacrés par leur père ; et tout auprès, le cadavre du bourreau qui après cette inconcevable monstruosité, s'était pendu de désespoir. Voilà où conduit l'ivrognerie.

« Enfin le cinquième effet de l'éducation manquée, le pire de tous, c'est la dépravation des mœurs.

« Un immense cri de douleur retentit au milieu de nous. Les mœurs s'en vont, s'écrie-t-on de toutes parts, et en effet que d'infamies, que d'énormités ! Rien n'est respecté, ni l'âge, ni la condition. Ces excès, vous les connaissez, sans que j'aie besoin d'entrer dans le détail. Partout des lieux de rendez-vous ; partout, des maisons de prostitution ; l'asyle même de la famille est violé, le crime marche tête levée, jusqu'en plein jour. Les rues regorgent de ces êtres ignobles qui rôdent le soir, comme des animaux immondes, cherchant dans la boue, une pâture plus facile à leurs instincts brutaux ; c'est à peine si la personne honnête peut sortir et voir cette immoralité profonde et dégoûtante. On se croirait reporté au temps de Sodome et de Gomorrhe ; et faut-il s'en étonner ? On accorde tout aux enfants. Pas de conversations si libres, pas de veillées et de sorties si dangereuses, pas de familiarités si éhontées, pas de nudités si scandaleuses, pas de fréquentations si criminelles qu'on ne leur permette, les dimanches et les fêtes, surtout. Et avec ce laissé-aller, on voudrait avoir des enfants chastes, des mariages bien assortis, des mœurs pures ! Mais que peut-il sortir d'une source empoisonnée, si ce n'est du poison ? La corruption enfante la corruption, mais cette corruption qu'amènera-t-elle ? La vengeance de Dieu. Que sont devenus tant de grands empires, tant de brillantes cités qui remplissaient le monde ? Ils ont disparu ; la foudre du ciel les a écrasés.

« Voulez-vous donc faire fleurir parmi vos enfants la modestie, la tempérance, la simplicité, la justice, l'union ? Ne laissez pas leur éducation à moitié faite, tenez-les occupés, éloignez-les des occasions, encouragez-les par vos exemples à fréquenter les sacrements. Alors vous les aurez sauvés ; vous aurez sauvé vos familles, vous aurez sauvé votre pays.

Telle est, à peu près, l'analyse sèche et brève du beau sermon que j'ai eu le bonheur d'entendre à l'Eglise Paroissiale, et à la Cathédrale, le jour de la St. Pierre.

Nous en avons surtout admiré la péroraison pleine de feu, de conviction, d'âme et d'effet. Puisse notre faible travail, contribuer à conserver dans les cœurs les heureux fruits que la belle et éloquente parole du Révérend Messire Daniel, y a fait germer. Nous prions M. le Prédicateur de vouloir bien excuser tous les défauts de ce pauvre résumé. Une autre-fois peut-être serons nous plus reux.

MM. les Directeurs de l'œuvre des bons livres nous ont prié d'annoncer que la bibliothèque sera fermée du 1er au 15 Août.

Comme ces deux semaines sont consacrées à la remise en bon ordre et au complètement des livres et ouvrages dépareillés ou endommagés, M. M. les Directeurs désiraient que les abonnés rapportassent, au plutôt, les volumes qu'ils peuvent avoir en mains.

A l'heure qu'il est, plusieurs ouvrages précieux sont devenus incomplets. Nous citerons, entre autres, l'histoire de la Nouvelle-France par Charlevoix, l'histoire du Canada par Garneau, les œuvres du Cardinal de Bonald, l'histoire de France par Gabour, etc., etc.

Il serait donc à souhaiter que chacun des abonnés parcourût avec soins les rayons de sa propre bibliothèque, pour s'assurer si quelque volume appartenant à la Bibliothèque Paroissiale n'y serait point demeuré. Si cette recommandation est suivie, il n'y a pas de doute que les ouvrages cités plus haut, et bien d'autres que nous ne citons pas, se retrouveront au complet pour la réouverture de la bibliothèque et, ajoutons, pour le plus grand bien de la jeunesse studieuse.

LE ZOUAVE-CURÉ.—Un digne curé des environs de Paris, M. X..., avait débuté dans la vie, par la carrière militaire; en 1842, il était zouave en Afrique, et il s'était signalé parmi les plus braves. Ayant quitté le service, il était entré dans les ordres, et, lors de la guerre de Crimée, il demanda et obtint d'accompagner, comme aumônier, son ancien régiment. On le désignait sous le nom de zouave-curé; le mois dernier, il vint visiter le camp temporairement établi à Vincennes pour la rentrée de l'armée d'Italie.

A peine arrivé au quartier des zouaves, il fut reconnu, entouré, accueilli par les démonstrations de la plus vive et de la plus respectueuse amitié.

— Venez voir notre drapeau! s'écria un vieux sergent, vous le bénirez, ça lui portera bonheur.

Le vénérable ecclésiastique fut, en effet, conduit devant le drapeau, dont il ne reste plus que de glorieux lambeaux; il s'agenouilla, puis, après une courte prière, il embrassa l'étendard en l'arrosant de larmes que lui arrachait l'émotion.

Les zouaves étaient silencieux et recueillis.

— Je reconnais, dit l'abbé X..., beaucoup d'entre vous que j'ai vus en Crimée; mais je n'en vois pas d'anciens, de ceux qui étaient avec moi en Afrique.

— Ils sont tous morts au champ d'honneur, en Italie. Le dernier a été tué à Solferino, fut-il répondu.

— Allons, mes enfants, une prière pour eux! ajouta le curé.

Et, autour du drapeau planté sur un tertre, tous ces braves soldats donnèrent un pieux souvenir à leurs compagnons d'armes morts glorieusement.

Les témoins de cette touchante scène ne pouvaient se lasser d'admirer les miséricordieux desseins de la Pro-

vidence, qui se plaisait de la sorte à réconcilier ces rudes soldats avec l'habit du prêtre, en leur montrant un des leurs aussi franc de cœur, d'esprit et de courage, sous sa soutane dignement portée, que sous le turban de zouave qu'il avait récemment quitté. C'est qu'en effet, au service de Dieu, on ne perd aucune des vertus qui commandent le respect et l'admiration des autres; on ne peut perdre que des défauts et acquérir des perfections nouvelles.

LA SYMBOLIQUE, ou exposition des contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants, d'après leurs confessions de foi publiques par Mœhler, Professeur à l'Université de Munich, ouvrage traduit de l'Allemand par F. Lachat. Deuxième édition, revue et corrigée pour la traduction. 3 vol. in-8. 16 fr.

Il est trois ouvrages, disait feu le Roi de Prusse, dont je suis prêt à récompenser magnifiquement une bonne réfutation: le premier c'est la Symbolique de Mœhler.

« Ces paroles du monarque théologien furent entendues. Les meilleurs champions du protestantisme descendirent dans la lice; mais une bonne réfutation de la Symbolique est encore à faire; on peut dire hardiment qu'elle ne se fera pas.

« Mœhler est un des plus grands théologiens qu'aient jamais existés. Son *Unité de l'Eglise*, sa *Patrologie*, son *St. Athanase* surtout, suffiraient à justifier cet éloge. Mais sa *Symbolique* est assurément son chef-d'œuvre. Classique en Allemagne dès son apparition, immédiatement traduite en latin, mise presque aussitôt en italien par un Nonce du Saint-Siège, elle ne pouvait manquer de l'être en français. Elle le fut, et la première édition de cette traduction s'épuisa rapidement; elle manquait depuis longtemps dans le commerce.

« Le but de l'ouvrage est de confronter en quelque sorte les *Symboles* ou confessions de foi des diverses communions chrétiennes, d'en faire ressortir l'antagonisme radical et la filiation logique, de mettre en relief l'intime cohésion, l'harmonie intérieure du dogme catholique, sa conformité frappante avec l'Evangile et ses harmonies avec la raison (harmonies qui ont fait dire à un ministre protestant des plus distingués, M. Vinet; « Le catholicisme est la religion du bon sens »), tout en démontrant combien les doctrines hétérodoxes sont en contradiction, soit entre elles, soit avec la Révélation et la raison elle-même.

En vente à la librairie de J. B. Rolland & Fils.

ENIGME.

Il te mène à des milles de distance, et pourtant demeure toujours à sa place; il n'a point d'ailes à déployer, et t'emporte à travers les airs.

C'est le plus rapide esquif que jamais ait conduit voyageur, et à travers la plus vaste des mers; il te porte avec la vitesse de la pensée; un clin d'œil lui suffit.

L'explication de la dernière énigme est *Pare-en-ciel*.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal.—Abonnement: \$2 par année, payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Senécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.